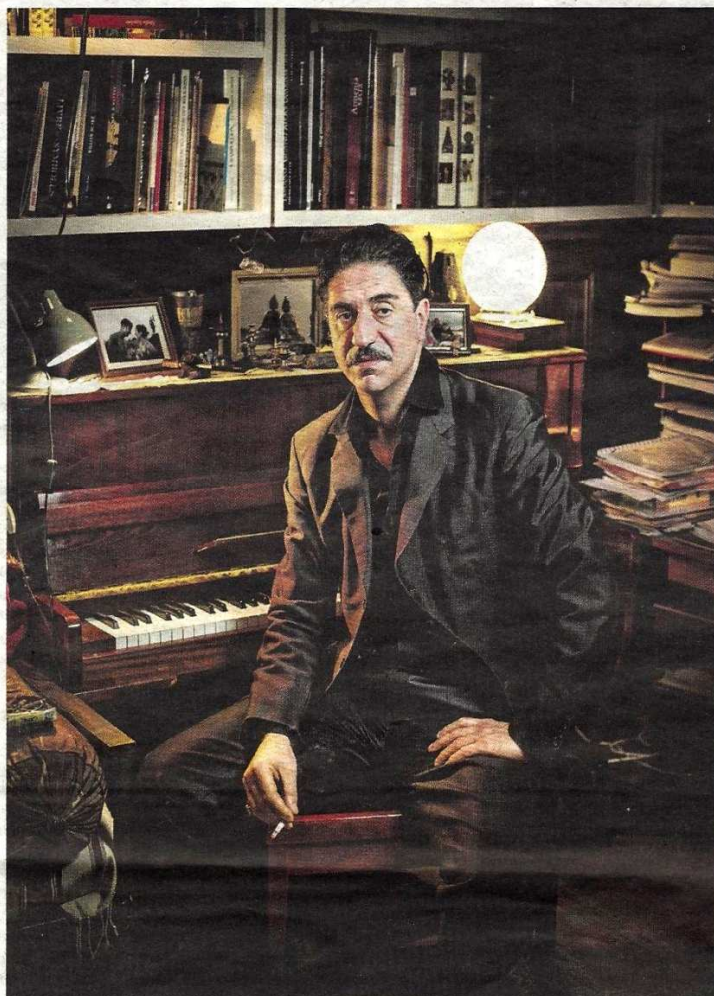


PORTRAIT SIMON ABKARIAN



La série télé «Pigalle, la nuit» a popularisé cet acteur intense d'origine arménienne, il y a peu sur scène en Ménélas.

La fibre tragique

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Photo MARTIN COLOMBET

Sur la scène du Grand Parquet, Simon Abkarian apparaît au rythme du bouzouki. Autour d'une table, deux musiciens fument et boivent de l'ouzo. Le comédien les rejoint, entame alors un monologue, celui de Ménélas quitté par sa femme, la belle Hélène. La musique entêtante du rébétiko grec, la voix déchirante du chanteur, la démesure des mots et les larmes de l'amoureux trahi prennent le spectateur aux tripes.

A l'inverse, le calme est olympien chez lui. Des gouttelettes de piano s'égrenent, presque insoupçonnables, des airs du Caucase sauvés de l'oubli par Gurdjieff. «Ma musique de travail», s'excuse presque sagement Abkarian, élégant dans son costume gris, chemise noire et chaussures vernies. Massif et souriant, il s'efface pour emmener vers un petit salon à l'orientale.

Au-dessus de la porte d'entrée du salon, un portrait noir et blanc d'un homme assis à la ressemblance frappante avec l'hôte du lieu. Même visage oblong, même port de tête, même moustache en accent circonflexe. Son grand-père, seul rescapé de sa famille du génocide arménien, a combattu sous

l'uniforme français dans la légion d'Orient. On l'appelait Simon «le Noir», pour sa peau basanée. «A Pâques, ils étaient deux cents à table. Le clan. Tous morts.»

A presque 50 ans, Abkarian se paie une première : être seul en scène. L'aguerri des planches, qui croit plutôt au théâtre en collectif, tremblait un peu. Mais il se devait de rendre la solitude de Ménélas, sur un texte de sa composition âpre en bouche. Tout le monde mérite l'attention, affirme Abkarian, même cet antihéros, roi de Sparte, cocu d'Hélène partie avec Paris. «On a vite fait de la traiter de pute et de le voir comme une brute qui méritait ça.» Simon Abkarian dépasse les apparences pour plonger dans la blessure. Comment faire pour combler la crevasse du cœur et survivre à un vrai amour ? Sa précédente tragédie *Pénélope*, *Ô Pénélope*, parlait d'Ulysse et de l'exil de ses parents. Ménélas touche moins à l'autobiographique qu'à l'expression de la détresse.

Une grande rupture ? Il avait 18 ans, se souvient-il. Une semaine de beuverie à suivi. «Il faut laisser le cœur dégorger, se permettre les cris et les larmes. Il faut chanter et danser la mort contenue dans la rupture.» Le ténébreux Abkarian vit avec le même grand amour depuis vingt-sept ans, «Cathy», rencontrée au Théâtre du Soleil. Peut-être a-t-il croisé dans son existence deux ou trois femmes avec lesquelles il aurait pu

vivre. Et alors ? Un bonheur ne se bâtit pas sur les ruines et le malheur de l'autre.

Les vingt premières années d'Abkarian ont tournicoté, sous les auspices de l'exil et de la guerre. En 1956, ses parents ont quitté Beyrouth où avait atterri autrefois l'orphelin Simon le Noir. La famille Abkarian, trois garçons et une fille, s'est installée à Goussainville, près d'Arnouville et de sa communauté arménienne. A la maison, on parlait la langue. Simon a continué à la transmettre à Djivan, son fils de 18 ans, bassiste de rockabilly. Résidence Ampère, porte F, appartement 16, il avait 9 ans quand il a fallu laisser la campagnarde Goussainville pour retrouver Beyrouth. «Ma mère a compté : elle a fermé la maison dix-neuf fois pour suivre mon père.» Au Liban, il découvre la mer, se forme à la dure chez les jésuites, s'éclate à danser dans une troupe traditionnelle. Avant de revenir à la case Paris poussé par la guerre. A 17 ans, il finit par lâcher les études, traîne en bande avant de changer d'air, direction Los Angeles.

EN 9 DATES

5 mars 1962 Naissance à Gonesse (Val-d'Oise).

1970 Beyrouth.

1976 Retour en France.

1979 Départ pour Los Angeles.

1985 Théâtre du Soleil.

1989 Ce qui me meut de Cédric Klapisch.

2008 *Pénélope*, *Ô Pénélope*.

2009 *L'Armée du crime* de Guédiguian.

2013 *Ménélas Rapsodie* (Actes Sud).

Mnouchkine, l'acteur y retrouve l'ambiance du clan et l'espace sacré de la culture orale chérie au Liban. Il s'épanouit dans la tragédie, dans les extrêmes, dans les émotions. «Je me sentais à la maison. J'ai été éduqué avec de grandes phrases poétiques, des maximes, des dictons, le trivial n'étant jamais loin derrière.»

Mais, comme Philippe Caubère ou Georges Bigot, il prend la tangente au bout de huit ans. Il tourne de village en village en Corrèze pendant trois ans, tâte du cinéma grâce à Cédric Klapisch et Marie Vermillard. Cet interprète généreux en bave devant la caméra. «Au début, c'était mortel. Il m'a fallu apprendre le non-jeu, la mesure, le naturel.» Penser à ces réalisateurs qui ont jugé son jeu «trop théâtral» l'échauffe. Le Simon serein du début de l'entretien s'exalte, agite ses longues mains baguees : «Il n'y a pas pire qu'un réalisateur qui ne donne pas de repères, plus chaud, plus froid, plus haut, plus bas.»

Laborieux, mais fructueux. Une quarantaine de films tournés en vingt-cinq ans. Il parle avec passion de Yes, de Sally Potter, histoire d'amour torride en vers entre un ingénieur libanais et une femme mariée. «Sally Potter pose un regard amoureux sur les acteurs.» Un pacte fut scellé entre eux : qu'il arrête de fumer et de boire pendant le tournage pour ne pas altérer son visage à l'image. Mais il y eut aussi Ararat d'Atom Egoyan, qui l'avait repéré dans *Une bête sur la Lune* qui lui a valu un mollière. Et son rôle de Manouchian dans *L'Armée du crime* de Guédiguian, avec qui il va de nouveau collaborer dans un film politico-arménien. «A chaque fois que je peux parler de la cause arménienne, je le fais.»

La télévision a aussi eu raison de ses réticences, même si depuis treize ans tout récepteur a été banni de chez lui. Ses vrais débuts, c'est *Pigalle, la nuit*, où il tient le rôle culte d'un ténancier de boîte. Il a commencé le tournage de la deuxième saison de la série *Kaboul Kitchen* diffusée sur Canal + qu'il juge bien écrite et drôle. Sa créativité a explosé dans toutes les directions. «J'ai besoin d'être aussi maître d'œuvre.» Après Ménélas, «une tragédie grecque contemporaine de chambre», dixit Bigot, il en écrit une troisième et travaille sur son premier long métrage, un film noir. Abkarian a repris son galop, avec un autre type de Ménélas submergé par le remous de ses pensées, empathique au «fracas du monde». Obsédé par la relation hommes-femmes, excédé par la manière dont on traite celles-ci. Il n'a pas voté à la présidentielle : personne ne l'a convaincu. Il n'y a pas d'homosexualité, seulement de la sexualité, répond-il aux antimariage gay. «On va dire l'homme-amour maintenant ?» Et, par son éducation, un souci des faibles. Pourquoi les gens n'aident-ils pas les autres, a-t-il demandé à son père ? «Si tout le monde était chevalier, la chevalerie s'annulerait.» Etes-vous un chevalier, Simon Abkarian ? «Plutôt un pont.» Vertical et passeur. ◆